

La violence est-elle une composante de l'être humain ?

*Blandine Kriegel*¹

Que l'homme soit un loup pour l'homme, dans la guerre de tous contre tous (Hobbes), qu'il y ait "au fond de l'homme, cela" (Groddeck) un instinct venu de son passé animal qui le conduit à mordre, à griffer, à déchirer, à piétiner, à dévorer, à détruire son prochain devenu sa proie, que l'humain soit disposé à l'agression et au meurtre "Suis-je le gardien de mon frère ?" (Caïn) qui pourrait le nier ? L'observation de la présence de la violence dans la nature humaine est au coeur de la théologie, de la psychologie, et de la philosophie, de la manière la plus banale et la plus répétitive.

Comment en rendre compte ? Comment la comprendre ? Par le pressentiment, par la vision du retour de la violence ? L'art est toujours prophétique. En 1784, Jacques Louis David peint la civilité de la guerre révolutionnaire avec le Serment des Horaces. En 1939, Agatha Christie publie Dix petits nègres, l'île du diable où ne sont rassemblés que des meurtriers. De 1971 à 1996, de Stanley Kubrick à Olivier Stone, d'Orange mécanique à Tueurs nés, le cinéma avec Coppola et Tarentino, Kassovitz et Besson, avec Woo ou Spielberg a été le messenger visionnaire et pionnier de ce retour de la violence, avant même que les sociologues ne la saisissent dans les chiffres de la montée des atteintes, non plus seulement aux biens mais aux personnes (Hugues Lagrange) ou dans la part de souffrances, attaques, rackets, blessures, humiliations, imposées tant aux jeunes et aux plus fragiles dans les établissements scolaires (rapport Debarbieux). La chorégraphe anticipe avec William Forsythe la potentialisation violente de la société des écrans. Mille plateaux démultiplient les sons et les couleurs, numérisent l'accouplement en orgie, intensifient la musique en bruit, dénaturent la quête de l'identité, des individus années 60 en explosion narcissique et solipsiste où la représentation s'abolit, le reflet s'abîme, et la sémantique explose. Trop de mise en scène ruine la scène, trop de représentations mine la représentation. La violence est une quantité qui a perdu toute mesure... Ces visions implacables nous obligent à prêter attention aux réponses que nous proposent immédiatement le sociologue, l'anthropologue, le psychologue.

Que nous dit le sociologue ? Que la violence est le produit dérivé et inéluctable de la modernisation et du sentiment tragique qui saisit les hommes devant le monde qu'ils ont perdu : l'équilibre de la vie familiale, tribale, villageoise des communautés traditionnelles de petites tailles d'où sont issus désemparés, des errants atomisés, précipités, sans repères et sans filiation dans les métropoles anonymes. La violence est le cadeau empoisonné de l'urbanisation sauvage. À chaque étape de l'histoire humaine, lorsqu'un groupe, qui avait trouvé un équilibre satisfaisant, même à un niveau de consommation ou de prospérité bas, doit y renoncer, inspiré par une course dont il ne maîtrise ni la finalité, ni les règles, la violence ressurgit. Dans notre civilisation nous en avons le regain à la fin du monde antique, à la Renaissance, au XXe siècle et elle galope aujourd'hui à l'allure de la mondialisation...

Que nous dit l'anthropologue ? Il alourdit le poids du caractère inéluctable de la violence en nous obligeant pour notre honte à évoquer la longue durée de l'humanisation. De

¹ Philosophe, chargée de mission auprès du président de la République, présidente du Haut Conseil à l'intégration.

la période où l'homme a été chasseur-cueilleur, date sans doute ce branchement direct des deux cerveaux analysés par les spécialistes des sciences cognitives. Pour résister aux bêtes féroces ou gigantesques, tigre, lion, mammouth du quaternaire, l'union des affects et de la raison a été bienvenue. Et elle a bientôt engagé la violence de l'homme contre l'homme dont le cannibalisme généralisé est la plus humiliante expression. Elle dure encore malgré l'instauration de l'agriculture au néolithique. Nous avons connecté la sauvagerie des émotions au calcul de la raison. Pour longtemps.

Que nous dit le psychologue ? Il cimente définitivement cette phénoménologie de la violence pour construire toute notre psyché à travers un destin des pulsions. La violence, avec la pulsion de mort présente, au-delà du principe du plaisir, est toujours là et bien là. Donc la violence est inéluctable et elle revient toujours.

Pourtant, au-delà du fait, il y a le droit, au-delà de l'observation, il y a la réflexion, au-delà de la phénoménologie, il y a l'éthique et au-delà de ce qui est, ce qui doit être... La violence dans l'être humain est-ce un bien ou un mal ? Une nécessité qui doit être sauvegardée ou une part maudite qui doit être surmontée ? Un moyen ou un moment de la vie humaine ? Le spectacle accablant des sinistres imposés par le déchaînement de la violence ne nous épargne pas de savoir ce que nous devons en faire l'utiliser ou la surmonter, l'exalter ou la reléguer ?

À ce point, les philosophies divergent et s'écartent ; profondément. La relégation de la violence comme moyen légitime du lien civil n'est pas propre à la seule tradition occidentale. Dans la Grèce ancienne, Aristote distingue le régime républicain où l'autorité s'exerce par la loi du régime despotique où elle s'impose par la force et il déclare que seul, le premier est légitime et conforme à la nature humaine. La disqualification de la violence inspire à Athènes une politique médiatique assez différente de la nôtre où les citoyens sont conviés à assister, en prime lime, dans l'Orestie d'Eschyle et dans les Euménides de Sophocle, au cycle de la violence surmontée. Dans la Chine ancienne, Confucius défend la loi comme résultat d'une harmonie et d'un calcul entre les hommes et la nature tandis qu'à l'opposé, le Manuel des légistes d'Han Fei Tzi qui exalte la force inspire l'empereur jaune Tsing Che Huangti. À partir de la Renaissance, la philosophie politique républicaine de l'Europe occidentale s'engage dans une entreprise de disqualification et d'externalisation de la violence qui culmine dans les doctrines du Pacte social de Hobbes à Jean-Jacques Rousseau. Le pacte est un pacte de paix. Il établit par l'aliénation de la force individuelle de chacun au souverain le moyen d'éradiquer la violence de la société civile pour instituer entre les citoyens un règlement de leur litige par la norme. La guerre est mise au ban de la société et les guerres justes ne sont que des guerres de défense devant les agressions (Grotius). Cette construction politique conduit les Lumières à espérer l'instauration d'une République universelle à l'échelle de l'humanité, l'existence d'un droit cosmopolite et d'une paix perpétuelle (Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Kant). Parallèlement la nature humaine est repensée.

Certes, la violence est analysée comme une composante de la nature humaine. Mais elle n'est ni la seule ni la première. À côté du droit naturel (la volonté de puissance) qui caractérise la vie humaine, s'impose, explique Hobbes, la loi naturelle découverte par la raison qu nous pousse à ne pas attenter à notre vie (Léviathan, chapitre XIV). Dans la tension qui sépare la violence et la loi (le droit naturel et la loi naturelle), c'est la loi qui l'emporte pour instaurer la sûreté et les libertés de l'homme et du citoyen. Si la violence poursuivait son règne, inauguré dans l'état de nature, la vie humaine, dit Hobbes, serait brève, incertaine et fragile. Pour la conserver il faut donc surmonter la violence. Franchissant un pas supplémentaire, Spinoza, Locke et Rousseau imaginent un pacte d'association et non de soumission où les libertés individuelles sont garanties sans la contrainte d'un État autoritaire. Cette voie républicaine s'oppose clairement à la voie de l'empire qui est mis en accusation sous ses formes anciennes, l'Empire romain, ou contemporaine, l'Empire de Charles Quint et

de ses successeurs.

Simultanément, s'instaure la civilisation des moeurs décrite rétrospectivement par Norbert Elias. À partir de la Renaissance, chaque individu est prié de déposer ses couteaux au vestiaire, de renoncer à la guerre privée, de refuser le duel et la vengeance, de rejeter le meurtre et la domination d'autrui. De la phase précédente, quelques unes de nos manières de table gardent encore, le souvenir indéchiffré, saillant et étonné. L'interdit de se servir du couteau à table, plus complet dans l'aristocratie que dans la bourgeoisie, le retard à l'utilisation de la fourchette, interdite tant que l'équilibre européen n'a pas installé une paix durable. Un long mouvement de répudiation de la barbarie vient régler tous les usages et toutes les manières, épurer la langue elle-même du torrentueux torrent des émotions, pour fabriquer la langue du Code Civil que la France prête à l'Europe.

L'établissement de la Société civile, l'apparition de la civilisation sont donc pensés par les Lumières (Montesquieu, Gibbon) comme un processus étiré et irrésistible de relégation de la violence. L'Âge classique a dénoncé la violence pour instituer l'État de droit.

Mais l'Âge classique n'a pas eu le dernier mot. Après avoir été récusée, la violence sera exaltée comme ruse de la raison et locomotive de l'histoire, laquelle progresse toujours par son mauvais côté (Hegel et Marx). La Révolution qui proclame la république, célèbre, après la résistance à l'oppression (Déclaration de 1789) le droit à l'insurrection (Déclaration de 1793) et débouche sur l'Empire qui remet la guerre au centre de la politique. Ces formidables événements, la venue à l'état civil des droits par la violence, ont été l'aliment d'une nouvelle idée, est celle de la prééminence de la force sur le Droit. Elle s'impose dans les guerres de conquêtes nationalistes et impérialistes. *Der Staat Ist macht*. Celle du caractère central de la guerre logée au coeur de la politique. La politique est ce qui sépare l'ami de l'ennemi (Carl Schmitt). Celle enfin d'une nature humaine caractérisée par la seule volonté de puissance.

Par la violence, l'homme fera surgir le surhomme.

La philosophie allemande qui a célébré la violence, l'Empire et la guerre a dominé le XXe siècle. Son influence qui recule à peine en Europe continentale notamment en France, nous laisse profondément démunis. Pourtant, ces deux éthiques : exalter la violence ou la reléguer ne sont nullement les reflets inversés de postures symétriques. Car l'appel à surmonter la violence, à établir la civilisation des moeurs, à construire l'État de droit, fragiles par essence, implique un effort singulier, une responsabilité personnelle toujours recommencée. Le pire est là, mais il n'est pas sûr et si la violence est une composante de l'être humain, sa force doit être transformée et sublimée dans le droit et la civilité pour que l'humanité puisse continuer. Tel est le pari de la mélancolie qui, après avoir reconnu la part inévitable et nocturne de la violence, refuse de lui laisser partie gagnée. La mélancolie, la grande figure de la Renaissance peinte par Dürer et analysée pour nous au XXe siècle par France Amélia Yates et Irwin Panowski. Mélancolie du platonicien et du galiléen qui dans la nuit cherchent la lumière, dans le rêve, espèrent la fin du cauchemar, dans la solitude des chiffres, dans l'incertitude des calculs, déchiffrent la voie d'un autre univers. Car peut-être, après tout, ne sommes-nous pas si loin de l'époque de la Renaissance. Moins confiant que le XVIIIe siècle et le XXe siècle devant l'inéluctabilité d'un progrès collectif que le XXe siècle a si souvent démenti, nous pouvons cependant continuer de parier. Ce n'est pas parce que la violence a été qu'elle devra toujours être. L'éthique de la norme à venir est celle d'une philosophie ouverte sur le temps de l'humanité.